

qui, après avoir rappelé les conditions historiques de la lutte pour la prise du pouvoir en Russie, précise sans nulle ambiguïté :

« Mais nous luttons contre l'aristocratie ouvrière au nom de la masse ouvrière et pour la gagner à nous ; nous combattons les leaders opportunistes et social-chauvins pour gagner à nous la classe ouvrière. Il serait absurde de méconnaître cette vérité élémentaire et évidente entre toutes.

Or, c'est précisément la faute que commettent les communistes allemands de gauche qui, de l'esprit réactionnaire et contre-révolutionnaire des MILIEUX DIRIGEANTS syndicaux, concluent à... la sortie des communistes des syndicats !! au refus d'y travailler !! et voudraient créer de nouvelles formes d'organisation ouvrière qu'ils INVENTENT ! Bêtise impardonnable qui équivaut à un immense service rendu par les communistes à la bourgeoisie. Car nos mencheviks, de même que tous les leaders opportunistes, social-chauvins et kautskistes des syndicats, ne sont pas autre chose que des agents de la bourgeoisie au sein du mouvement ouvrier (ce que nous avons toujours dit des mencheviks) ou les commis ouvriers de la classe capitaliste (labour lieutenants of the capitalist class)... Ne pas travailler dans les syndicats réactionnaires, c'est abandonner les masses ouvrières insuffisamment développées ou arriérées à l'influence des leaders réactionnaires, des agents de la bourgeoisie, des aristocrates ouvriers ou des ouvriers embourgeoisés. »

Et ici, Lénine se réfère à un texte d'Engels que n'a pas cité notre camarade Badiou. Il indique : « (Cf. à ce sujet la lettre d'Engels à Marx sur les ouvriers anglais du 7 octobre 1858) ». Il est vrai que Badiou ne retient les analyses de Marx et Engels sur le syndicalisme que dans la seconde partie de leur œuvre.

Enfin Lénine poursuit :

« La théorie saugrenue de la non-participation des communistes dans les syndicats réactionnaires montre, de toute évidence, avec quelle légèreté ces communistes de gauche envisagent la question de l'influence sur les masses et quel abus ils font dans leurs

clameurs du mot masse. Pour savoir aider la masse et gagner sa sympathie, son adhésion et son appui, il ne faut pas craindre les difficultés, les chicanes, les pièges, les outrages, les persécutions de la part des chefs (qui, opportunistes et social-chauvins, sont dans la plupart des cas liés — directement ou indirectement — à la bourgeoisie et à la police) et TRAVAILLER absolument LA OU EST LA MASSE... »

Mais le camarade Badiou répond à ces indications :

« En France, aujourd'hui, cinquante-cinq ans après les directives de Lénine, la possibilité d'une prise de pouvoir prolétarienne a pour critère (entre autres) la destruction, ou au moins l'affaiblissement organisationnel décisif, des syndicats existants, et le développement victorieux d'organisations révolutionnaires de type nouveau. »

Concluant sans la moindre hésitation : « Il s'agit là d'une simple application créatrice du léninisme. »

Nous ne comprenons pas les enseignements de Lénine sur les syndicats de la même façon que le camarade Badiou, c'est certainement ici le moins que l'on puisse dire.

c) Le représentant de l'U.C.F.M.L. consacre ensuite un paragraphe supplémentaire à démontrer, en s'appuyant sur Lénine, que ce dernier « se moque bien qu'il y ait telle ou telle quantité d'adhérents dans les syndicats !... Tout ce que considère Lénine, c'est la dynamique syndicale, c'est-à-dire la dialectique entre organisation de masse et mouvement de masse. »

En fait ce que désire prouver Badiou, c'est surtout la différence de situation entre 1920 et aujourd'hui. En 1920, l'entrée dans les syndicats se justifiait en fonction du « renforcement organisationnel de masse des syndicats réactionnaires, les communistes devaient être présents dans ce renforcement, comme ils sont présents dans tout le mouvement de masse prolétarien. »

Mais pour ce militant de 1975 et ses camarades, tel n'est plus du tout le cas aujourd'hui.

Alors, dans un nouveau paragraphe, l'article aborde cette question primordiale : « Question syndicale et léninisme en France aujourd'hui. »

Rappelant encore Lénine, le camarade Badiou cite une phrase célèbre extraite, sans son contexte, du passage que nous avons déjà complété plus haut. Il écrit :

« Lénine (après Marx et Engels) disait déjà que, dans les métropoles impérialistes, l'orientation globalement réactionnaire des syndicats avait tendance à se renforcer :

« Les mencheviks d'Occident se sont bien plus solidement implantés dans les syndicats, et une ARISTOCRATIE OUVRIÈRE CORPORATIVE, ETROITE, EGOÏSTE, SANS ENTRAÎLLES, CUPIDE, PHILISTINE, D'ESPRIT IMPÉRIALISTE, SOUDOYÉE ET CORROMPUE PAR L'IMPÉRIALISME, Y EST APPARUE BIEN PLUS PUISSANTE QUE CHEZ NOUS. »

S'il avait continué sa citation, il aurait ajouté ce que disait Lénine ensuite :

« Cela est indiscutable. La lutte contre les Gompers, contre MM. Jouhaux, Henderson, Merrheim, Legien et Cie en Europe occidentale, est beaucoup plus difficile (c'est nous qui soulignons - G.L.) que la lutte contre nos mencheviks qui représentent un type politique et social PARFAITEMENT ANALOGUE. »

Mais Badiou conclut :

« Un phénomène tout nouveau, en revanche, c'est la dégénérescence de l'U.R.S.S., le révisionnisme moderne, bourgeois, le syndicalisme comme la transformation du P.C.F. en parti force de frappe ouvrière du projet étatique social-fasciste.

Dans ces conditions l'esprit réactionnaire du syndicalisme s'est considérablement accentué depuis 1920. »

Voilà une affirmation qui mériterait déjà, en elle-même, une recherche objective plus poussée. Que les conditions d'ensemble de l'activité syndicale soient aujourd'hui différentes de ce qu'elles étaient en 1920, c'est évidemment une lapalissade.

Le révisionnisme moderne est en effet plus dangereux que le révisionnisme ancien, dont il se distingue par plusieurs caractères, notamment ceux qui ont été mis en évidence par Friquet Shehu dans une étude désormais

connue des marxistes-léninistes et sur laquelle nous ne reviendrons pas (2).

Mais il n'y a pas de modification de nature entre les deux révisionnismes d'un point de vue fondamental. Et, selon notre modeste expérience, prôner un recul, disons une abstention militante dans les syndicats sous prétexte (entre autres raisons) que leur aspect réactionnaire s'est « considérablement accentué » n'est nullement satisfaisant et ne constitue pas une « innovation créatrice du léninisme ».

Mais le camarade Badiou ne se satisfait pas d'une analyse superficielle et désire aller plus loin pour consolider son argumentation. Il consacre encore un long effort à établir qu'actuellement les syndicats ne bénéficient plus de l'allégeance des « masses », au contraire.

Déjà dans la première partie de son travail, dans l'article du numéro 4/5 de « T. et P. », il a proclamé que la tempête révolutionnaire de mai-juin 1968 a révélé et manifesté avec très grande portée « l'anti-syndicalisme ouvrier ». Il a fourni quelques exemples concrets pour étayer cette thèse. Il reprend ici ce propos et l'explicite ainsi : « C'est l'époque où prend son essor le syndicalisme des O.S. et des manœuvres, contre le syndicalisme de professionnels hérité du XIX<sup>e</sup> siècle.

Aujourd'hui en France, le mouvement est inversé. Si les enseignants, les techniciens, les employés et même les cadres sont de plus en plus syndicalisés, la masse des O.S. (immigrés, femmes, jeunes) est résolument allergique aux syndicats. »

Et sur cette affirmation, le camarade Badiou fonde son point de vue :

« Lénine, déjà, ne disait absolument pas : faites rentrer les masses révolutionnaires dans les syndicats réactionnaires ! Il CONSTATAIT qu'elles y rentreraient, et demandait aux communistes de surmonter leur compréhensible dégoût, et de les y accompagner.

Aujourd'hui où, loin de rentrer en

(2) Intervention présentée devant la « Conférence nationale des Etudes sociales » réunie en 1969 par le Parti du Travail d'Albanie à Tirana. Indépendamment du recueil albanais qui la publie, on peut aussi la trouver dans une édition de « La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky » présentée aux Editions 10/18 par Patrick Kessel.